François de Sales : les étapes d'une vie mystique

Autor(en): **Baroni, Victor**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1928)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380142

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

FRANÇOIS DE SALES

LES ÉTAPES D'UNE VIE MYSTIQUE

François de Sales apparaît dans l'histoire vers la fin du seizième siècle (1). Bien qu'on doive se méfier des généralisations historiques trop sommaires, nous devons rappeler deux grands faits qui dominent à cette époque l'histoire religieuse en France et qui eurent très nettement leur répercussion dans l'âme de François de Sales : la contre-réforme et le réveil mystique.

C'est le moment où le catholicisme tente de vigoureux efforts pour regagner le terrain que lui a fait perdre le protestantisme. Le concile de Trente a fixé la doctrine orthodoxe et condamné l'hérésie. On voit apparaître de fervents missionnaires de la cause romaine. Partout se fait sentir l'action silencieuse et puissante des Jésuites. Des persécutions se déchaînent et ce sont les guerres de religion. Genève, la citadelle du calvinisme, est l'objet de manœuvres sournoises et de haines violentes.

En même temps se développe dans les couches profondes du peuple catholique un véritable réveil religieux. L'ancienne discipline est rétablie dans les vieux monastères. Des ordres nouveaux voient le jour. L'historien de ce mouvement, Henri Bremond, parle d'un murmure lointain, d'une marée montante, des bruits imperceptibles d'une germination prochaine (2). « De 1570 à

(1) Il naquit en 1567 au château de Thorens, aux portes de Genève, mais en plein pays catholique.

(2) Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, II, 25.

1615 », dit-il, « ont été publiés et republiés soit en latin, soit en français, presque tous les classiques de la haute vie spirituelle, pour ne rien dire d'une foule d'autres ouvrages du même ordre mais moins importants. » (1)

Ces deux mouvements, qui se concentrent dans les personnalités de saint Charles Borromée et de sainte Thérèse, se rencontrent d'ailleurs et se soutiennent mutuellement. « La liaison s'établissait alors spontanément entre les saints de la foule, entre les mystiques indigènes, si l'on peut dire, et les agents de la Contre-Réforme. » (2)

François de Sales sera entraîné par ces deux courants : par le courant anti-protestant d'abord, qui l'éloigne de sa véritable vocation ; par le courant mystique ensuite, qui l'aide à se réaliser pleinement lui-même.

L'enfant (1567 à 1581). (3)

Son père, François de Sales, seigneur de Boisy (4), passe pour avoir été un adversaire convaincu de l'hérésie qu'il tenait pour fausse « par le seul fait », disait-il, « que sortie naguère du cerveau de quelques hommes sans mœurs, elle était plus jeune que lui de douze ans » (5). Il attribuait son succès au libertinage et à la violence. Quand on pense à l'impressionnabilité de l'enfant, à la facilité avec laquelle il partage les sentiments de ceux qui ont

(1) *Ibid.*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 12.

(3) On ne trouvera pas dans les pages qui suivent une biographie de François de Sales, mais seulement la notation des faits qui peuvent servir à faire comprendre son expérience mystique.

(4) Après avoir accompagné le duc de Savoie dans des guerres heureuses, il s'était retiré sur ses terres où il vivait en bon père de famille et en bon catholique, sans renoncer d'ailleurs au train du monde.

(5) Hamon, *Vie de saint François de Sales*, I, 5. M. de Boisy détestait l'hérésie, mais il aimait parfois les hérétiques : Jaques de Nemours, vassal du duc de Savoie, ayant voulu tenter un coup de main contre Genève, lui demanda son château pour y cacher des soldats. M. de Boisy refusa. (Rapporté par Jules Vuy, *La Philothée de saint François de Sales*, p. 41.) Un auteur catholique, M. Maurice Henry-Coüannier, explique le refus de M. de Boisy par son loyalisme envers son souverain le duc de Savoie, qui n'avait pas été nanti du projet du duc de Nemours ; *Saint François de Sales et ses amitiés*. Paris 1922, p. 15.

sur lui du prestige, on comprend qu'il faut attribuer à l'exemple paternel le zèle que le petit François, à peine âgé de cinq ans, manifesta « lorsque rencontrant un calviniste, il l'attaqua sans respect humain, lui cita les paroles de son catéchisme pour lui prouver qu'il était dans l'erreur ». (1)

On peut dire, sans trop s'aventurer, que François tint de sa mère sa tendance naturelle à la piété. C'était une toute jeune mère. Mariée à treize ans, elle en avait à peine quinze lorsqu'elle mit au monde François, son fils aîné (2). C'est dans l'oraison qu'elle le conçut et l'enfanta. On a conservé le souvenir d'une prière solennelle qu'elle fit devant le saint suaire exposé à Annecy, pour obtenir la grâce d'avoir un fils. Lorsqu'elle fut enceinte, elle s'adonna plus que jamais à la dévotion et aux actes de charité, consacrant à Dieu l'enfant qui allait naître. Elle accoucha au septième mois. L'enfant fut baptisé le lendemain dans l'église paroissiale de Thorens. Il était « fort délicat, flouet et petit ; ce qui fut cause qu'on le couchait sur du coton... ; mais pour certain malheur, on fut contraint de lui changer plusieurs nourrices, et les médecins n'avaient pas beaucoup d'espérance de sa vie... Il fut sevré à deux ans et trois mois » (3). La mère avait pour son petit une tendresse pleine d'admiration. Grande fut sa joie de découvrir qu'il avait un cœur tourné à la dévotion. Quand elle l'emmenait à l'office divin, il prenait une attitude si recueillie « qu'il semblait un petit ange descendu du ciel » (4). Elle lui apprit les rudiments du catéchisme et de l'histoire des saints qu'il écoutait avec délices. Ses jeux favoris étaient d'imiter les gestes des prêtres, de construire « de petits autels, qu'il ornait d'images et y faisait ses prières » (4). Profonde fut l'affection de François pour sa mère. Un jour, étudiant loin des siens, il jettera sur un cahier cette note :

(1) Hamon, I, 17.

(2) Elle avait quarante-deux ans à la naissance de son treizième enfant. En décembre 1593, François écrivait à son ami le sénateur Favre : « Audio *carissimam matrem*, anno 42 ætatis suæ, decimum tertium propediem parituram filium, acutioribus torsionibus ac adeo non levi mortis suspicione vexari. *Quare missis omnibus ad eam, mea enim praesentia plurimum recreari solet, propero* (*Lettres*, *Oeuvres*, XI, 33). C'est nous qui soulignons. — Quand nous citons *Oeuvres*, nous nous en référons à la grande édition des Visitandines d'Annecy, dont nous modernisons l'orthographe.

(3) Ch.-Aug. de Sales, *Vie de saint François de Sales*, I, 3.

(4) *Ibid.*, p. 4.

Optima et carissima et prudentissima mater. Mais il ne restera pas dans une attitude d'étroite dépendance vis-à-vis d'elle. Il prendra même une certaine autorité sur elle et, prêtre, deviendra son confesseur. Elle aura besoin de lui plus qu'il n'aura besoin d'elle. Elle aurait même dit : « Je l'ai toujours considéré comme un saint dont je m'estimais indigne d'être la mère » (1).

D'ailleurs entre François et sa mère se dressait la volonté de M. de Boisy qui paraît avoir eu pour ambition de faire de son fils aîné un brillant gentilhomme. Chez lui, « la supérieure portion de la raison surmontait la tendreté inférieure de l'amour paternel » (2). Dès la plus tendre enfance, il imposa à François un précepteur en la personne de M. Déage, ecclésiastique des environs, dont Henri Bremond a cru pouvoir dire : « Honnête homme assurément, mais rude, sinon brutal, et qui sentait un peu la marmotte ». François, dit encore le même auteur, « avait une nature affectueuse et délicate qu'il fallait rendre plus virile, mais que la direction épaisse de M. Déage a souvent meurtrie » (3).

M. de Boisy, toujours préoccupé de donner à son fils une éducation « mâle et digne de sa naissance », et malgré les craintes de la mère, l'arrache à six ans déjà à la douceur du foyer familial. Il faut souligner l'importance psychologique de ce fait. Cet éloignement a pu contribuer à tourner la tendresse de l'enfant vers les objets de la piété. La sainte Vierge et la sainte Eglise ne prendront-elles pas dans son cœur un peu la place de la mère absente ?

François fut envoyé d'abord au collège de La Roche. Il logeait chez le maître d'école. Son père venait le voir chaque semaine et l'emmenait quelquefois au château de Sales « pour satisfaire la tendresse de sa mère ». Au bout de deux ans, il fut envoyé plus loin encore au collège d'Annecy où il resta jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ses capacités exceptionnelles et son application extrême lui assurèrent toujours les premières places et les principaux prix. D'après son biographe, Charles-Auguste de Sales, très soucieux de prouver la chasteté absolue de son saint oncle, toutes les précautions furent prises pour que rien ne ternît sa pureté. « Il ne fallait pas qu'on le rencontrât avec quelque garçon vicieux, de crainte qu'en un âge si tendre, la malice ne vînt à chan-

(1) Hamon, I, 20.
(2) Ch.-Aug. de Sales, I, 16.
(3) Bremond, I, 85.

ger son entendement. On le tenait loin de la cuisine et des impertinences des serviteurs. » (1) L'intérêt de l'enfant allait surtout aux choses religieuses. Il se distinguait par son caractère méditatif et sérieux. Il notait déjà dans un carnet les « plus belles sentences qu'il lisait ou entendait dire »(2). A dix ans, il fut jugé digne de faire sa première communion. Et lorsqu'à onze ans il reçut la tonsure, son père ne voyait là sans doute qu'un moyen d'usage courant pour obtenir des bénéfices ; mais lui se vouait sérieusement à la vie ecclésiastique. « Il se prescrivait des prières journalières, et des heures pour la lecture des livres dévots, et pour visiter les églises. » (3) Il se privait de promenades pour lire la *Vie des saints* « avec la dame son hôtesse, qui était vieille » (2). Même en course avec ses camarades, il les prêche et « récite des litanies avec eux ». Sa piété est sans doute sincère. La religion qu'on lui enseigne, il se l'assimile avec ferveur. Mais il se reprochera un jour un peu d'affectation ; dans un entretien sur « la modestie », il dira aux Visitandines d'Annecy :

> Il faut éviter la contenance affectée, puisque tout ce qui est affecté doit être abhorré, évitant soigneusement de faire ... les dévots et les saints en notre contenance extérieure, comme je fis une fois... Etant jeune écolier en cette ville, il me prit une ferveur et une envie d'être saint et parfait ; je commençai à me mettre en la fantaisie que pour cela il fallait que je repliasse ma tête sur mon épaule en disant mes Heures, parce qu'un autre écolier qui était vraiment un saint le faisait, ce que je fis soigneusement quelque temps durant, sans que pourtant j'en devinsse plus saint. (4)

L'ÉTUDIANT (1581 à 1593).

En dix années d'études, six à Paris et quatre à Padoue, François de Sales acquit toute la culture d'un véritable humaniste et se prépara à devenir le représentant le plus remarquable de ce que Henri Bremond a appelé « l'humanisme dévot» (5). Mais son

(1) Ch.-Aug. DE SALES, I, 3 et 4.
(2) *Ibid.*, p. 6.
(3) *Ibid.*, p. 8.
(4) *Oeuvres*, VI, 141.
(5) « François de Sales a paru, mettant si l'on peut ainsi parler, toute la renaissance chrétienne à la portée des plus humbles... » ; BREMOND, I, 72.

attention reste concentrée sur sa vie intérieure. Essayons d'en saisir les expériences les plus importantes au cours de cette période d'intense travail intellectuel.

Un séjour à Paris s'imposait. M. de Boisy « savait par expérience combien cette grande ville est propre pour élever la noblesse... Il destina donc son fils à cette ville et au collège de Navarre, parce qu'il savait aussi qu'il était fréquenté de plusieurs gentilshommes qui s'y faisaient braves » (1). Mais le pieux garçon craignait fort cette compagnie mondaine, aussi obtint-il, grâce à l'intervention de sa mère, d'entrer chez les Jésuites « très doctes et très dévots ». Ce fut une première victoire de sa tendance profonde sur la volonté de son père.

A Paris, il a quelques relations avec le monde. Il n'est qu'externe au collège jésuite de Clermont et habite un hôtel, sous la surveillance sévère de son précepteur dont il n'est pas compris. Il prend des leçons de danse, d'armes et d'équitation. Tout cela par la volonté de son père. Mais, en secret, il se livre à des pratiques ascétiques. Trois fois la semaine il jeûne et porte le cilice. Il regarde le monde d'un œil sévère. En 1590 il écrira : « Je ne sais ce que Dieu veut faire de la France, car les péchés y sont très grands » (2).

La vie intellectuelle de la capitale était intense, et le jeune François but avec avidité la science de maîtres fort distingués, comme élève de rhétorique d'abord, puis comme élève de philosophie. Il travailla avec ardeur à perfectionner son style. « Peut-être prit-il ce goût un peu mièvre et ce penchant au style fleuri qu'on appelle le style jésuite et dont il n'a pas toujours su se défendre. » (3) On possède deux cahiers d'essais de morale écrits par lui à cette époque. Ce sont plutôt ses propres réflexions que les notes de ses cours. Voici une remarque significative : « Ce qui est entre ces lignes, je le tiens du Père Gésualdo. Le reste je l'ai médité moi-même devant le Seigneur » (4). Il apprit à connaître les *Essais* de Montaigne qui commençaient alors à paraître. Ce « docte profane » lui plut ; il aimera plus tard à le citer. L'intelligence de François dut s'épanouir pleinement

(1) Ch.-Aug. de Sales, I, 8.
(2) *Oeuvres*, XI, 2 *bis (Lettres)*.
(3) Strowski, *Saint François de Sales*, p. 66 (1e éd. 1897).
(4) Hamon, I, 62.

dans une ville où « les toits mêmes et les murailles semblent de vouloir philosopher », comme il le disait lui-même (1). Mais la science n'était pas son principal intérêt. « Je me soucierais fort peu d'être savant si je ne devenais saint. » (2)

« A Paris, j'ai appris plusieurs choses pour plaire à mon père, et la théologie pour me plaire à moi-même. » (3) Il cherchait instinctivement la vie et la pensée religieuses. Il y en avait beaucoup dans cette grande ville aux apparences frivoles. Montaigne rapporte que l'Espagnol Maldonat disait dans ce temps à ses élèves qu'il y avait « plus d'hommes vraiment religieux en la seule ville de Paris qu'en toute l'Espagne ensemble » (4). François allait écouter assidûment les meilleurs prédicateurs. Il obtint d'assister à des cours de théologie que suivait son précepteur. Il fut particulièrement impressionné par l'explication du Cantique des cantiques que faisait « le savant archevêque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir été son disciple », dira-t-il longtemps après (5). Dans la première lettre que nous ayons de lui, datée du 26 novembre 1585, il exprime le vœu que ses études servent « au bien que je désire, Dieu aidant, qui est de le bien pouvoir servir » (6).

Son adoration allait surtout à la Vierge Marie. Au collège, il se fit recevoir dans une congrégation de la sainte Vierge, car plusieurs y vivaient « religieusement et angéliquement ». Il visitait chaque jour un des sanctuaires de Marie et « par prédilection celui de Saint-Etienne des Grès, *où se vénérait d'un culte spécial une de ses statues* ; il y épanchait avec tant d'abandon son âme attendrie, qu'on reconnaissait facilement que, s'il aimait Jésus-Christ comme son Dieu et son sauveur, *il aimait Marie comme sa mère* » (7). Il la faisait confidente de ses peines et de ses joies, et la priait avec une telle ferveur que la rougeur (qu'on a souvent remarquée quand il priait) venait colorer ses joues. « Faites », disait-il (8) « que mon cœur n'ait jamais d'amour que pour votre Fils et pour

(1) Ch.-Aug. DE SALES, I, 41.
(2) HAMON, I, 42.
(3) *Oeuvres*, I, XL.
(4) *Ibid.*, I, XXXVII.
(5) *Ibid.*, V, 277 *(Traité)*.
(6) *Ibid.*, XI, 2.
(7) HAMON, I, 44. C'est nous qui soulignons.
(8) *Ibid.*, p. 45.

vous.» Toute son adoration était donc concentrée sur la Vierge et particulièrement sur une statue de celle-ci. Il aimait ardemment la chasteté, laquelle il « possédait entière » ; il suppliait avec larmes la reine des vierges d'être la gardienne de sa virginité. Il admirait toutes les personnes qui avaient une réputation de pureté, et « s'en allait exprès voir dîner la reine Blanche » et tâchait « de toucher ses habits par révérence » (1).

Vers l'âge de dix-neuf ou vingt ans, François passa par une crise profonde qui influença toute sa vie religieuse. Voici en quels termes elle est racontée par la femme qui l'a le mieux compris (2) :

Ce bienheureux me racontait une fois pour me fortifier en quelque trouble que j'avais, qu'étant écolier à Paris, il tomba dans de grandes tentations et d'extrêmes angoisses d'esprit ; il lui semblait absolument qu'il était réprouvé et qu'il n'y avait point de salut pour lui, ce qui le faisait transir... Nonobstant l'excès de cette souffrance, il eut toujours au fond de son esprit la résolution d'aimer et de servir Dieu de toutes ses forces durant sa vie, et avec d'autant plus d'affection et de fidélité qu'il lui semblait qu'il n'en aurait pas le pouvoir pour l'éternité. Cette peine lui demeura trois semaines pour le moins ou environ six, avec une telle violence qu'il perdit l'appétit et le sommeil et devint maigre et jaune comme de la cire. Or, le jour qu'il plut à la divine Providence de le délivrer, comme il passait devant une église, il alla se mettre devant un autel de Notre-Dame où il trouva l'oraison *memorare* collée sur une planche. Il la dit tout du long ; ensuite il se leva et au même instant il se trouva parfaitement et entièrement guéri, et il lui sembla que son mal était tombé comme des écailles de lèpre.

Et voici quelques phrases d'une « protestation de confiance », écrite plus tard par François de Sales (3) où nous trouvons sans doute l'expression intellectualisée de cette étrange expérience :

Prosterné aux pieds de saint Augustin et de saint Thomas... bien que je tienne pour véritable la doctrine que j'expose ici... si plus tard je devais changer d'idée (ce qui, je crois, n'arrivera jamais), si je savais être condamné à l'enfer par cette volonté que saint Thomas suppose en Dieu pour faire ressortir sa justice envers un pécheur, je courberais la tête sous la sentence du Très-Haut avec autant de douleur que de soumission ...et dans l'amertume de mon âme, je réitérerais cet acte

(1) Ch.-Aug. DE SALES, I, 12.

(2) Déposition de sainte Chantal, citée par BREMOND, I, 86. Ce texte est légèrement modernisé.

(3) Citée par HAMON, I, 56 à 58. Cf. l'original latin dans *Oeuvres*, XXII, 64.

d'abandon jusqu'à ce que Dieu, touché de ma soumission, changeant mon sort et sa sentence me répondît : « Aie confiance, mon fils, je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa vie ; les morts qui descendent dans l'enfer ne me loueront pas ; je t'ai fait pour ma gloire comme le reste des créatures... Puisque tu as bien voulu servir à faire éclater mes perfections, en te sacrifiant toi-même s'il le fallait.., je te constituerai dans une éternelle félicité, pour que tu chantes mes louanges, seule gloire qui m'est chère... » O Jésus ! je suis devant vous comme la brute qui ne comprend rien : Seigneur, soyez toujours avec moi. Qu'il me soit fait selon votre parole : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

Intellectuellement, la crise se présente donc à lui sous la forme du problème de la prédestination. Le soulagement vient lorsque, se séparant de ses maîtres vénérés, saint Augustin et saint Thomas, il abandonne l'idée d'une damnation arbitraire pour faire un acte de foi dans la grâce universelle de Dieu et dans la réalité du libre-arbitre qui rend l'homme responsable de son sort. Cette doctrine, qui est celle des Jésuites, François de Sales l'a conquise par lui-même. Elle est à la base de toute sa théologie.

Peut-on parler d'une « détresse d'ordre dogmatique » (1) ? Les mystérieuses angoisses du jeune étudiant, son sentiment de damnation, ne devraient-ils pas être mis en rapport avec son développement physiologique ? Pourquoi n'y verrait-on pas une crise provoquée par l'éveil de l'instinct sexuel et par le problème pratique ainsi posé à la conscience pure de François de Sales ? Devenu conscient d'une force qui le tourmente, il en vient à se croire réprouvé, et la terrible doctrine de la prédestination est comme une confirmation de son désespoir. Dans son trouble, il va, selon son habitude, prier devant la statue de la Vierge. Et de son cœur brisé d'angoisse, l'amour jaillit encore : François aimera Dieu, même si sa damnation est nécessaire pour faire éclater la gloire divine. A ce degré suprême de résignation, tout à coup un éclair illumine sa conscience religieuse : il comprend que Dieu est amour et ne veut jamais que le bien et le bonheur de sa créature ; il faut lui faire confiance, même aux jours d'obscurité et quand la tempête gronde dans le cœur : « O Jésus ! je

(1) Bremond, I, 88. Le tome XXII des *Oeuvres* de François de Sales (tome Ier des *Opuscules*) fournit sur cette crise des documents nouveaux et précieux.

suis devant vous comme la brute qui ne comprend rien : Seigneur, soyez toujours avec moi. » La solution de la crise ne ressemble en rien à la solution d'un problème de théologie. Cette soudaine illumination, cette vague de confiance qui balaie les inquiétudes, cette certitude absolue, cette voix de Dieu qui parle directement à l'âme, voilà bien les caractères d'une profonde expérience mystique.

A Padoue, où son père l'envoie pour étudier le droit, accompagné de l'inévitable M. Déage, il consacre chaque jour quatre heures à la jurisprudence et quatre à la théologie. Mais sa préoccupation dominante est toujours sa vie intérieure. Il trouve un bon directeur de conscience, le père Possevin, un Jésuite, auquel il expose la contradiction dont il souffre, entre les ambitions de son père et son propre désir de suivre la carrière ecclésiastique. Ce prêtre « décida que sa vocation venait du ciel ». Il subit aussi fortement l'influence d'un traité mystique italien attribué à un Théatin, le père Scupoli : *Le combat spirituel.* François se prescrivit de relire ce livre chaque mois, entièrement. En 1607, dans une lettre à Mme de Chantal, il parlera de cet ouvrage « qui est mon cher livre et que je porte en ma poche il y a bien dix-huit ans, et que je ne relis jamais sans profit » (1). A son ami Camus qui lui demandait qui était son directeur, François de Sales, alors évêque, répondit en tirant le livre de sa pochette : « Le voilà ; c'est celui qui, avec Dieu, m'enseigna dès ma jeunesse ; c'est mon maître aux choses de l'esprit et de la vie intérieure » (2). Dans ce livre, la vie du chrétien est envisagée comme un combat pour parvenir à la perfection qui est la vie en Dieu, ou la vie de Dieu en nous. La volonté supérieure, ou de raison, est combattue par la volonté inférieure soumise aux sens ; mais elle reste toujours libre et peut toujours vaincre avec l'aide de la grâce ; il faut qu'elle prenne une attitude énergiquement affirmative, sans se laisser arrêter par les résistances de la partie inférieure, les blessures que donne le péché, les aridités, les angoisses ... jusqu'à ce que l'âme parvienne au « sommet de la montagne » où elle « accomplit les bonnes œuvres sans dégoût ». Il y a déjà dans ce traité, non pas le mysticisme, mais les principes psychologiques de la direction spirituelle de François de Sales.

(1) *Oeuvres*, XIII, 304.
(2) Scupoli, *Le combat spirituel.* Préface, p. ix (Beauchesne, Paris 1911).

Il se soumet à une discipline serrée. Il rédige des règles détaillées pour sa conduite. Ces règles témoignent d'une vie religieuse profonde et d'une rare pénétration d'esprit. Le centre en est « le sommeil spirituel » décrit en termes qui font prévoir le futur épanouissement mystique (1).

Comme le corps a besoin de prendre sommeil pour délasser et soulager ses membres travaillés, de même est-il nécessaire que l'âme ait quelque temps pour sommeiller et se reposer entre les chastes bras de son céleste époux, afin de restaurer par ce moyen les forces et la vigueur de ses puissances spirituelles, aucunement recrues et fatiguées : je destinerai tous les jours certain temps pour ce sacré sommeil, à ce que mon âme, à l'imitation du bien-aimé disciple, dorme en toute assurance sur l'aimable poitrine, voire dans le cœur amoureux de l'amoureux Sauveur. Or tout ainsi que par le sommeil corporel toutes les opérations corporelles se resserrent tellement dans le corps qu'elles ne s'étendent rien pour tout au delà d'icelui ; aussi donnerai-je ordre que mon âme, en ce temps-là, se retire tout à fait en soi-même, et qu'elle ne fasse autre fonction que de ce qui lui touchera et appartiendra.

Dans ses relations extérieures, il voit tout en fonction de sa vie intérieure. Il se prescrit d'être

ami de tous et familier avec peu ... A certains il ne faut montrer que l'exquis ; aux autres, le bon ; aux autres, l'indifférent ; mais à personne le mauvais. Aux supérieurs d'âge, de profession et d'autorité, l'exquis ; aux semblables, le bon ; aux femmes et inférieurs, l'indifférent.

Ses biographes nous le montrent mettant strictement en pratique les conseils qu'il donnera plus tard à Philothée : (2)

Soyez extrêmement prompte à vous détourner de tous les acheminements et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement, et par de petits commencements fait progrès à de grands accidents... Ne permettez jamais qu'aucun vous touche incivilement, ni par manière de folâtrerie, ni par manière de faveur... Je crie tout haut à quiconque est tombé dans ces pièges d'amourettes : Taillez, tranchez, rompez ; il ne faut pas s'amuser à découdre ces folles amitiés, il les faut déchirer.

(1) Ch.-Aug. DE SALES, I, 22 ss. — Nous ne saurions garantir que Ch.-Aug. de Sales cite avec une parfaite exactitude les textes de son oncle. Ajoutons que plusieurs de ses récits, reproduits par Hamon, sont d'une authenticité douteuse. Cf. *Oeuvres* XXII, 28.

(2) *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 13, 18, 21.

Sans aller jusqu'à dire qu'il a « la phobie de la femme » (1), il faut reconnaître que son attitude est réservée à l'extrême. C'est que « sans dévotion la femme est grandement fragile » (2). Elle est « un puissant instrument de tentation » (3). Si on écrit à une femme, il faudrait le faire avec la pointe du canif plutôt qu'avec la plume. Son neveu rapporte quelques aventures où sa vertu fut mise à l'épreuve. Des camarades mal intentionnés réussirent à le laisser seul en présence d'une femme légère ; « le vertueux François la repoussa avec effort, et ayant beaucoup amassé de salive en sa bouche, lui jeta un gros crachat au milieu du visage ». Une princesse fort riche se heurta à un refus plus poli, mais non moins catégorique. Une autre fois, « il remporta une glorieuse victoire par la fuite ». Quelques femmes (à la conversation desquelles il avait été quelquefois contraint par la civilité) l'appelaient solitaire, pierre, tronc et diamant insensible ». (4)

Notre étudiant semble avoir poussé parfois très loin ses pratiques ascétiques. Il se donnait la discipline. Il aurait même pris part à une flagellation publique qui eut lieu en l'église de Saint-Antoine. Peut-être eut-il du repentir plus tard d'avoir exagéré ses austérités, lorsqu'il écrivait dans l'*Introduction à la vie dévote* :

> Il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis que d'en ruiner plus qu'il n'en faut ; car on peut toujours les abattre quand on veut, mais on ne les peut pas réparer toujours quand on veut.

Il en fit l'expérience. En voulant ployer l'automate, il faillit le briser. Il devint maigre comme un squelette, fut pris d'une fièvre violente et de douleurs terribles. Les médecins le condamnèrent. Il accepta la perspective de la mort avec un grand calme

(1) Ferdinand Morel, *Essai sur l'introversion mystique*, p. 233.

(2) *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 38.

(3) *Oeuvres*, VIII, 82 *(Sermons)*.

(4) Ch.-Aug. de Sales, I, 33, 35, 82, 253. — Il se faisait de la pureté une idée très austère. Bien que sa manière de traiter quelquefois la tentation par le mépris l'ait fait accuser de quiétisme, il eût repoussé avec indignation la théorie de Molinos suivant laquelle l'homme doit accepter la tentation sans s'inquiéter, « et etiamsi sequantur pollutiones et actus obsceni propriis manibus, et etiam pejora, non opus est seipsum inquietare » (Cité dans la *Revue philosophique*, t. LVI, 384). Il ne peut même pas croire « que saint Basile eût égard à tel dérèglement quand il s'accuse de n'être pas vierge, car je pense qu'il ne disait cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensées » (*Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 14).

et presque avec bonheur. Son seul vœu était « que son corps fût donné à disséquer aux étudiants en médecine ». Il reçut les derniers sacrements. Puis, subitement, comme par miracle, il revint à la vie et à la santé. Comme après sa crise religieuse à Paris, il était plus que jamais décidé à vivre tout en Dieu (1).

La Vierge continue à être l'objet de sa dévotion particulière. Au cours d'un voyage qu'il fit en Italie avec son frère Gallois et M. Déage, une scène frappante se déroula dans la chapelle de Lorette (2) où, d'après la tradition, la sainte Vierge avait habité lorsque le Verbe s'incarna dans son sein. « Comme s'il fût entré dans une fournaise ardente, il se sentit enflammé d'une charité extraordinaire... baisa cette terre sainte et ces sacrées murailles », et versa d'abondantes larmes. La prière, rapportée par Charles-Auguste de Sales, authentique ou non, caractérise bien sa piété :

> C'est en ce lieu, ô Seigneur ! que vous avez été fait mon frère : et qui me fera donc la grâce que je vous trouve dehors attaché aux mamelles de ma mère, et que je vous baise sans être plus méprisé de personne ! O Dieu, vous m'avez enseigné depuis mon bas âge ; mais je veux bien que vous m'enseigniez ici davantage, et je vous présenterai un breuvage du meilleur vin et du jus de mes pommes grenades.

Il fut intérieurement illuminé. Il parut ravi en extase. « Le sieur Déage remarqua qu'une rougeur extraordinaire lui monta sur le visage, ce qui fut cause qu'il le suivit depuis avec une particulière révérence, et conçut une très grande opinion de sa sainteté. » A Rome, François rend un pieux hommage à toutes les reliques chrétiennes. Les ruines romaines n'éveillent en lui que le sentiment de la vanité des grandeurs humaines.

Quand il rentra en Savoie, dans l'été 1592, il semblait réaliser les plus chères espérances de son père : il était un parfait gentilhomme de belle prestance et un humaniste distingué ! Il réalisait aussi les espérances de sa mère, car sa vie intérieure n'avait cessé de se développer et il ne doutait plus de sa vocation religieuse.

(1) En même temps, il s'affirmait comme le sujet le plus brillant de l'Université de Padoue. C'est avec les plus grands éloges pour sa vertu et pour sa science, que l'illustre professeur Pancirole lui décerna, dans une séance solennelle, le grade de docteur.

(2) Transportée par les anges de Nazareth en Italie ! — On trouve ce récit dans Ch.-Aug. DE SALES, I, 45 ; cf. HAMON, I, 94.

Un conflit était inévitable entre sa conviction intime et les ambitions de son père. François, comme il le fit plus tard en bien d'autres occasions, évita une lutte ouverte et violente qui eût pu tout gâter. « Il pensait toujours de tirer son père à ses desseins avec le temps et en délayant. » (1)

M. de Boisy se hâta de mettre son fils en relations avec les hauts personnages du pays. Partout François gagna l'estime, la confiance. Il noua une amitié très étroite avec Antoine Favre, le président du Sénat de Chambéry, un des plus grands magistrats de ce temps. Il fut reçu avocat au Sénat de Savoie. Bien qu'il n'eût pas l'âge réglementaire, on parlait déjà de le nommer sénateur (2). Il semblait s'acheminer vers la haute magistrature. Son père, pour parfaire son œuvre, songea à le marier. François se laissa conduire à Sallanches auprès d'une aimable jeune fille de noble famille. Mais il se comporta « avec une façon très froide, et ne fit autre chose sinon de saluer simplement la compagnie, *comme s'il eût eu toute autre chose à faire* » (3). Et le biographe d'ajouter : « Le sage François ne prétendait qu'aux noces du divin amant de son âme ». Aux instances qu'on lui faisait, il donna cette réponse qui paraît littéralement vraie : « Dieu est ma part éternellement... Je n'ai jamais eu point de volonté que pour la profession de la vie ecclésiastique ». Devant une volonté aussi infrangible sous son apparente douceur, le père fut obligé de renoncer à son dessein ; mais il n'accédait pas à celui de son fils. François n'osa affronter M. de Boisy que lorsque ses amis eurent obtenu pour lui la charge de prévôt du Chapitre de Genève (résidant à Annecy), qui le plaçait au-dessus de tous les chanoines. La perspective des honneurs qui attendaient son fils dans la carrière ecclésiastique et les instances de celui-ci et de sa mère, eurent raison de M. de Boisy. Il donna sa bénédiction. François de Sales est heureux. Il se prépare par une retraite à recevoir l'ordination. Mais au moment d'endosser des responsabilités sacrées, il les trouve « effroyables » et écrit à son ami Favre : « Je suis assailli par la plus grande inquiétude que j'aie jamais ressentie. Vous êtes le seul qui me paraissiez capable de comprendre le trouble

(1) Ch.-Aug. de Sales, I, 54.
(2) Mugnier, *Saint François de Sales*, p. 24 à 37.
(3) Ch.-Aug. de Sales, I, 54, 55.

de mon esprit » (1). Il fut consacré prêtre le 18 décembre 1593. Il avait vingt-six ans. L'unité était réalisée entre sa vie intérieure et sa vie extérieure. *Il était tout à Dieu.*

Le missionnaire (1593 à 1602).

Sa première inspiration, lorsqu'il fut libre d'agir pour Dieu, ce fut de travailler à renverser l'hérésie. Il se lança dans la mêlée avec une extraordinaire ardeur. Au rebours d'autres mystiques chrétiens, il se révèle apôtre avant d'être un maître de la vie mystique. Son premier discours, comme prévôt, développe un plan d'attaque contre Genève. S'adressant aux chanoines, il leur dit :

Il s'agirait de recouvrer Genève, ce siège antique de votre assemblée... Je ne vous propose ni le fer, ni cette poudre dont l'odeur et la saveur rappellent la fournaise infernale ; je n'organise pas un de ces camps dont les soldats n'ont ni foi ni piété... C'est par la faim et la soif, endurées non par nos adversaires, mais par nous-mêmes que nous devons repousser l'ennemi... Il faut renverser les murs de Genève par des prières ardentes, et livrer l'assaut par la charité fraternelle... En avant donc et courage, excellents Frères, tout cède à la charité ; *l'amour est fort comme la mort*, et à celui qui aime, rien n'est difficile.(2)

Son premier soin est de fonder « *la confrérie des pénitents de la Sainte-Croix, de l'Immaculée-Conception et des Apôtres saint Pierre et saint Paul* », dont le but est de ranimer le zèle des catholiques et de poursuivre la Guerre du Christ. Les sentiments du fondateur apparaissent clairement dans une lettre à l'un des membres de la confrérie :

Il faut maintenant vous féliciter du fond du cœur, excellent Girard, puisque nous vous voyons combattre de toutes vos forces sous l'étendard du très saint Crucifié ; car n'est-ce pas combattre pour le Christ que de haïr ceux que Dieu hait, et de sécher de douleur à cause des ennemis de la Croix ?... Il n'est pas très pénible d'embrasser la Croix lorsqu'elle est debout, que personne ne l'ébranle et ne s'efforce de la renverser ; mais la soutenir contre le choc des assaillants pour qu'elle

(1) *Oeuvres*, XI, 38 s, (lettre du 15 déc. 1593).

(2) *Ibid.*, VII, 100 ss. L'original de ce discours est en latin. Le ms. se trouve à la Bibliothèque de Genève.

ne tombe pas, voilà le propre d'un courage éprouvé. O bienheureux combat dans lequel à la fois nous mourons et nous vivons pour Christ !... Je vous félicite hautement de ce que, dans un âge avancé, vous avez entrepris et poursuivez si hardiment la guerre pour le Christ... Je salue votre compagnon d'armes, l'illustre seigneur Favre. (1)

Le zèle du jeune prêtre trouva à s'exercer dans une œuvre qui exigeait à la fois beaucoup de patience, d'habileté et de courage. En 1536, le Chablais avait été enlevé au duc de Savoie par les Bernois qui y établirent le protestantisme. Le duc Charles-Emmanuel, vainqueur des Bernois en 1589, voulut ramener ce bailliage à la religion officielle. L'évêque y envoya cinquante prêtres, et le duc des soldats. « Bon nombre des habitants », dit François de Sales (2), « plus touchés du fracas des arquebuses que des prédications qui leur étaient faites, revinrent à la foi et rentrèrent dans le sein de notre mère la sainte Eglise ». Mais quand les soldats furent partis, les prédicateurs n'eurent plus le même succès, « le peuple retomba dans son bourbier ». Le duc et l'évêque désiraient renouveler leur tentative, mais il fallait s'y prendre autrement, d'autant plus que les Bernois devaient être ménagés. « Le mieux », disaient quelques conseillers, « serait d'introduire insensiblement la religion par les moyens de quelques prédicateurs savants, de bon exemple et de sainte vie. » Nul mieux que François de Sales ne remplissait ces conditions. Il accepta avec enthousiasme cette mission considérée comme périlleuse. Il s'établit au château des Allinges, où le duc avait une garnison, et se rendait souvent à Thonon pour essayer de convertir les protestants. (3)

(1) *Oeuvres*, XI, 84 à 86. Lettre datant de la fin d'août 1594. L'original est en latin.

(2) *Ibid.*, XI, 185. Lettre du 15 février 1596, au nonce apostolique à Turin. L'original est en italien.

(3) Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails de cette mission qui fut riche en aventures. Au milieu de cette période mouvementée où l'attention du missionnaire est sollicitée par mille questions pratiques, nous avons à chercher des échappées sur sa vie intérieure. Nous avons l'avantage de pouvoir recourir à de nombreux documents écrits de sa propre main : Ses *Lettres* sont de précieuses sources de renseignements historiques ; mais il a rarement le temps d'y épancher son âme. Ses *Sermons*, dont nous n'avons généralement que le plan, sont le plus souvent des apologies de l'Eglise romaine. Puis deux ouvrages importants : les *Controverses*, livre publié cinquante ans après la mort du saint, composé de brefs articles qu'il faisait circuler ou qu'il affichait

Pour commencer, il croit qu'il viendra à bout de l'hérésie par la persuasion. Convaincu, il pense pouvoir convaincre. Et quand il verra que « les principaux de Thonon se sont juré, par une souveraine perfidie, que ni eux ni le peuple n'assisteraient jamais aux prédications », il dira : « Ils ne veulent pas nous écouter parce qu'ils ne veulent pas écouter Dieu » (1). Plus on lui crée de difficultés, plus il s'obstine : « Nous sommes absolument résolus de travailler sans relâche à cette œuvre, de ne pas laisser une pierre à remuer, de supplier, de reprendre avec toute la patience et la science que Dieu nous donnera » (1). Il avoue cependant que le fardeau dépasse ses forces. Il compare la province à un paralytique qui ne peut avancer. Le neuvième mois de sa mission, il se plaint de n'avoir recueilli que huit épis. Il doit s'avouer que la méthode de la persuasion qu'il a longtemps pratiquée loyalement est insuffisante pour remuer la foule indifférente.

Il fait alors appel à ce qu'on pourrait appeler la suggestion collective : de somptueuses cérémonies populaires sont organisées. (Lui-même était très sensible à l'élément rituel du culte catholique. Un moment, il avait songé à rester simple chanoine à Annecy pour y avoir une place au chœur, « car les offices s'y célèbrent si dignement », disait-il, « que c'est là une de mes plus grandes consolations ») (2). Il en vient à penser que si l'on peut donner au culte « une splendeur convenable », cela « servira beaucoup pour apprivoiser le peuple à la religion catholique ». Les résultats furent inespérés. Après ses premières expériences dans ce domaine, notre missionnaire ira jusqu'à dire que par ce moyen « la tête du serpent sera brisée » (3). Il organisa à Annemasse, au milieu des

pour exposer au public les principes de la foi catholique ; la *Défense de l'étendard de la sainte Croix*, publié en 1600 pour répondre à un pamphlet calviniste ; livre sans âme où l'on trouve ce que le catholicisme de François de Sales a de plus médiocre : exégèse allégorique ridicule, conception enfantine du miraculeux, fables rapportées par les Pères prises au grand sérieux, l'idée la plus grossière de l'*opus operatum* et de l'exorcisme. — En somme dans tous ces documents, nous avons peu de choses qui puissent servir à la psychologie du mystique. Comme le dira François de Sales plus tard, dans la préface du *Traité de l'amour de Dieu* : « Le langage de la guerre est autre que celui de la paix ». Et il pourra heureusement ajouter : « Sachez qu'en dix et neuf ans on apprend et désapprend beaucoup de choses ».

(1) *Oeuvres*, XI, 91 s. (lettre au sénateur Favre).

(2) *Ibid.*, XI, 298 (lettre au nonce apostolique à Turin).

(3) *Ibid.*, XI, 359.

populations hérétiques et près de Genève, une des plus majestueuses cérémonies du catholicisme : les Quarante-Heures. De riches décors, des processions imposantes, des messes, des sermons, l'inauguration d'une gigantesque croix, un mystère : le sacrifice d'Abraham. Ces fêtes eurent un effet prodigieux. François de Sales déclare que « le fruit fut beaucoup plus grand que celui que nous espérions ; il tient même un peu du miracle ». Il y eut en effet des abjurations par centaines. (1) Nous invoquerions ici la psychologie des foules. Il faut invoquer aussi ce qui suit :

François de Sales eut recours à la méthode d'intimidation. Il indiqua lui-même au duc certaines mesures à prendre pour favoriser les catholiques et gêner les protestants (2). Il obtint des ressources pour établir dans le pays des curés. Il procura de l'argent aux nouveaux convertis et alla jusqu'à en offrir à Théodore de Bèze, auquel il fit plusieurs visites à Genève (3). Les résultats de cette méthode ne se firent pas attendre comme ceux de la première. Le missionnaire constate aussitôt que « beaucoup sont bien disposés, et presque tous les autres ébranlés dans leur conscience... » (4) Mais il reconnaît que cet « ébranlement » ne peut durer que « si l'on donne des ordres ». Sans l'intervention de son Altesse, il sera « la fable de ses ennemis » (4). Il sollicite la visite du duc lui-même. Ce que ni les sermons, ni les cérémonies populaires n'avaient pu faire, l'autorité du souverain l'acheva. Les obstinés durent vider ses états. Rien d'étonnant, dès lors que François puisse parler de « l'heureuse moisson de plusieurs milliers d'âmes qui s'est faite ces jours passés dans le bailliage de Thonon » (5).

Mais Genève, « l'infâme Babylone » (6), n'est pas encore réduite et François de Sales en souffre. Il ne cesse d'espérer et d'agir.

(1) L'austère Genève s'en émut. Voici ce qu'on trouve dans les *Registres du Conseil* : « Pierre Besson renvoyé du Consistoire pour avoir été à Annemasse exprès pour être spectateur de l'abomination qui y a été commise, arrêté qu'il tienne prison trois jours au pain et à l'eau. » (Cité par Strowski, p. 114).

(2) *Oeuvres*, XI, 169 (lettre au duc de Savoie, du 29 décembre 1595).

(3) Sur ses relations avec Bèze, voir sa lettre au pape Clément VIII, du 21 avril 1597 ; *Ibid.*, XI, 268.

(4) *Ibid.*, XI, 190.

(5) *Ibid.*, XI, 356.

(6) L'expression est de François de Sales : « *la vituperosa Babilonia di Geneva* », dit-il dans une lettre au nonce apostolique à Turin ; *Ibid.*, XI, 361.

Il cherche à faire retirer aux Genevois certaines ressources financières et certaines protections politiques. C'est dans ce but qu'il va trouver le pape à Rome et Henri IV à Paris (1). Il s'encourage lui-même à la lutte par la pensée que « toute la résistance faite par les ministres genevois provient moins du courage et de l'ardeur qui leur reste que de rage et de désespoir ; en sorte que si nous les prenons un peu énergiquement, c'en est fait d'eux, et leur peuple, déjà fatigué des sornettes qu'ils débitent, prêtera facilement l'oreille à la vérité » (2). Il nous paraît évident qu'il dut être informé de l'attentat du duc de Savoie contre Genève, dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602 (3). Le 8 décembre, à Thorens, à quelques kilomètres de Genève, il fut sacré évêque de Genève. Ce titre lui conférait aussi celui de prince de Genève. Il pouvait donc revendiquer ses droits sur cette ville (4). Il espéra toujours la reconquérir. Il resta en relations avec d'Albigny, le chef de l'entreprise de l'Escalade ; en 1616 il donna une lettre de recommandation à un homme « qui veut proposer quelque dessein sur Genève » (5). Et quelques semaines avant sa mort, en 1622, il fit mettre dans son testament qu'il voulait, si Genève un jour était rendue au catholicisme, que ses restes fussent déposés « en son église cathédrale ».

Tel fut son zèle de missionnaire. Mais il ne faut pas oublier que pendant toute cette période, jusqu'en 1602, sous l'homme d'action il y a déjà le mystique.

Prenons ses lettres. On remarque une nuance de mysticisme dans son amitié pour le sénateur Favre : « Vous devenez pour moi le frère le plus aimant.... et je me sens devenu le vôtre, au point de me croire un autre homme que moi-même » (6). Et voici comment il décrit la joie que lui procure une lettre de son ami : « Lorsque je la reçus, je me pris à la lire avec une avidité

(1) *Oeuvres*, XII, 36 et 82 (lettres du 15 nov. 1599 et du 10 nov. 1601).

(2) *Ibid.*, XII, 20. L'original est en italien.

(3) Voir Ch.-Aug. DE SALES, I, 143 à 146, et MUGNIER, p. 89.

(4) L'empereur d'Allemagne, depuis des siècles avait délégué à l'évêque de Genève ses pouvoirs sur la ville. Lorsqu'en 1615 l'empereur Matthias convoqua François de Sales à la diète de Ratisbonne, celui-ci dut s'excuser et répondre qu'il n'avait plus aucune autorité dans sa ville ; *Ibid.*, XVI, 3.

(5) *Ibid.*, XVII, 274.

(6) *Ibid.*, XI, 55.

telle que je ne pus la savourer ; mais quand le loisir me permit de la relire, alors un bonheur incomparable s'empara de tout mon être » (1). Il tient son ami au courant de toute son activité et de ses soucis. Mais le printemps sourit aussi à travers ses lettres ; il parle des oiseaux qui chantent « un très suave poème ». Il est heureux, au milieu de ses fatigues, de reposer sa vue sur une image de la Vierge Mère adorant l'Enfant Jésus qui dort. Il signale dans un recueil de vers « la charmante berceuse de la Vierge Mère au Christ enfant » (2).

A travers les notes brèves de ses sermons, écrites souvent en latin, on saisit quelques idées, quelques arguments, mais la vibration de son âme n'y est plus. C'est elle seule cependant qui peut expliquer l'impression profonde produite par certaines de ses prédications. Devant les quelques textes de l'Ecriture qu'il avait rassemblés, il laissait parler son cœur. Quelque chose de ses méditations solitaires et de ses contemplations extasiées transparaissait alors. Les auditeurs voyaient comme un rayonnement autour de lui ; ils étaient « comme embaumés de la grâce de l'Esprit Saint ». C'est parce qu'ils sont mystiques que les sermons de François de Sales auront plus tard la réputation de persuader plutôt que de convaincre. (3) Mais nous n'en avons plus que le squelette. On y trouve les doctrines de la grâce et du libre-arbitre, de l'incarnation et de la rédemption, de la Trinité, de l'Eglise. Les dogmes spécifiques du catholicisme, en particulier celui de l'eucharistie, y paraissent spiritualisés : « Jamais cela ne fut dit ni pensé par Notre Seigneur que l'on mangerait sa chair charnellement, grossièrement et comme l'on mange les chairs mortes et périssables » (4). Les protestants l'accusaient pour cette raison de ne pas parler « à la papiste » (5). On voit apparaître certains traits particuliers de sa piété. Il parle des plaisirs de la grâce « qu'on savoure sur la colline d'espérance » (6). Il exprime souvent son adoration pour la Vierge Mère, en se servant d'expressions empruntées au Cantique des cantiques :

(1) *Oeuvres*, XI, 50.
(2) *Ibid.*, XI, 59, 138, 122, 126.
(3) Strowski, citant du Perron, p. 130.
(4) *Oeuvres*, VII, 326. Voir *Sermons*, 43 et 44.
(5) *Ibid.*, I, 3 *(Controverses)*.
(6) *Ibid.*, VII, 142.

« Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te ; virgo ante partum, virgo in partu,virgo post partum... Si Isaïe dit : Son sépulcre sera glorieux, combien plus le corps de Marie, la vivante demeure de Dieu » (1).

Dans les *Controverses*, il parle de l'Eglise comme d'une bonne et sainte mère dont il ne conçoit pas qu'on puisse se passer : « Nous tenons l'Eglise Romaine pour notre rendez-vous en toutes nos difficultés, nous sommes tous ses humbles enfants et prenons nourriture du lait de ses mamelles » (p. 94). « Touchez-la, venez comme humbles enfants vous jeter au giron de cette douce mère ; voyez-la, considérez-la bien toute en son corps comme elle est toute belle. » (p. 47)

Ses biographes donnent des détails intéressants sur sa vie religieuse pendant son apostolat. « Il passait quelquefois les nuits entières en oraison, et Dieu le remplissait de suavités et consolations célestes. » (2)

Voici enfin trois expériences qui furent relevées sur des billets qu'il avait l'habitude d'écrire pour conserver le souvenir de ses grâces particulières.

Le jour de la Fête-Dieu 1595, il s'abîma à tel point dans la contemplation du saint sacrement que « son cœur se laissant aller par trop de délices, il fut enfin contraint de se jeter par terre. Il s'écria : « Seigneur, retenez les ondes de votre grâce ; retirez-vous de moi, parce que je ne puis soutenir la grandeur de votre douceur ». Ainsi abreuvé de ce torrent de volupté, il s'en alla célébrer la sainte messe ; de là monta en chaire, et prêcha avec une si grande efficace de paroles et avec tant d'ardeur qu'il semblait rayonner de toute sa face » (3). — A Rome, le 25 mars 1599, après avoir communié de la main du pape, il eut une illumination : « Dieu me fit la grâce de me donner de grandes lumières sur le mystère de l'Incarnation, me faisant connaître d'une manière inexplicable comme le Verbe prit un corps par la puissance du Père et par l'opération du Saint-Esprit dans le chaste sein de Marie » (4). — Le troisième billet nous donne comme la clef

(1) *Ibid.*, VII, 391 et 392.

(2) Ch.-Aug. DE SALES, I, 121.

(3) Ch.-Aug. DE SALES, I, 122 ; cf. HAMON, I, 198 ; *Oeuvres*, XXII, 105 *(Opuscules)*.

(4) HAMON, I, 365 ; *Oeuvres*, XXII, 110.

psychologique de cette période missionnaire de la vie de François. Le vendredi de la semaine de Pâques 1595 ou 1596, son amour pour Dieu le mit comme hors de lui-même et devint un désir violent, presque furieux de convertir les hérétiques et les pécheurs : « *Amor meus furor meus !* Mon amour est toute ma fureur. Il me semble, en effet, que mon zèle se soit changé en une fureur pour mon bien-aimé ; et je dois redire souvent ces petits vers :

Est-ce l'amour ou la fureur
Qui me presse, ô divin Sauveur ?
Oui, mon Dieu, ce sont tous les deux,
Car je brûle quand je vous veux. » (1)

*
* *

Au fond, François de Sales est toujours un mystique. Il a une piété ardente soutenue et entraînée par la discipline catholique, favorisée d'extases et de fréquentes illuminations. Il reporte toute sa ferveur sur Jésus, sur la Vierge, sur l'Eglise, et s'il est missionnaire, c'est par un excès d'amour. Il entre dans la lice ; il fait face à mille difficultés pratiques ; il s'adapte à toutes les circonstances et à toutes les gens avec une extraordinaire habileté ; il éprouve par moments une immense ambition de conquête, et devant les obstacles, un acharnement belliqueux ; tout cela parce qu'il aime. « Amor meus furor meus. »

Par cette expression, François signale lui-même comme une identité entre son ardeur combative et son amour religieux. Son apostolat est inspiré par son mysticisme (2). Cette période apostolique de huit ans est dominée par l'influence paternelle qui l'oriente vers la lutte contre l'hérésie.

L'Escalade marque la fin de cette période ; François de Sales espérait-il inaugurer son épiscopat par une entrée triomphale à Genève ? Après l'échec du 12 décembre, il n'eut plus qu'à rentrer à Annecy (3). Peut-être cette désillusion contribua-t-elle à le détourner d'une voie qui n'était point la sienne. Une nouvelle

(1) Hamon, I, 218 ; *Oeuvres*, XXII, 104.

(2) M. Pierre Bovet trouverait ici un excellent exemple à l'appui de sa théorie de l'instinct combatif.

(3) Le sacre eut lieu le 8 décembre ; l'entrée solennelle à Annecy le 14. Entre deux l'Escalade !

période s'ouvre dans sa vie. Comme le dit si bien Strowski, la mission du Chablais et les ouvrages de controverse ne sont que le portail de sa carrière. « Il n'a pas encore trouvé sa voie. » (1) C'est maintenant seulement que va s'épanouir pleinement son génie religieux.

L'Évêque (1602 à 1622).

François de Sales paraît avoir pris nettement conscience de sa véritable vocation de mystique lors d'un séjour qu'il fit à Paris en 1602. Son évêque, Claude de Granier l'avait envoyé auprès de Henri IV pour obtenir que le Pays de Gex fût rouvert au catholicisme et que ses revenus ecclésiastiques fussent repris aux Genevois. Le roi donna raison aux délégués de Genève. Mais il garda une grande estime et une sincère amitié pour le jeune prêtre savoyard. Celui-ci jouissait déjà d'une réputation de sainteté. Ses prédications étaient demandées de tous côtés. Mme de Chantal assure qu'il prêcha cent fois en six mois. De tous ces discours deux seulement nous sont intégralement parvenus : une oraison funèbre du duc de Mercœur où l'auteur a mis beaucoup de rhétorique et très peu de vie intérieure, et un sermon pour la fête de l'Assomption de la Vierge où, sous la dogmatique traditionnelle, on sent beaucoup de ferveur. Ce très mystique sermon ne détonne pas dans le *Traité de l'amour de Dieu* où François de Sales l'introduisit beaucoup plus tard (2). Voici comment il y est parlé de Marie (3) :

> Son cœur, son âme, sa vie étaient au ciel ; comment eût-elle pu demeurer en terre ? Donc enfin, après tant de vols spirituels, après tant de suspensions et d'extases, ce saint château de pudicité, ce fort d'humilité ayant soutenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, fut emporté et pris par un dernier et général assaut ; et l'amour qui en fut vainqueur, emmenant cette belle âme comme sa prisonnière, laissa dans le corps sacré la pâle et froide mort.

De ce séjour à Paris, il garda une ineffaçable impression. « Cette Babylone qui jadis l'effrayait si fort », écrit Henri Bremond (4),

(1) Strowski, p. 127.
(2) Livre VII, chap. 13.
(3) *Oeuvres*, VII, 450.
(4) Bremond, I, 95.

« quand il suppliait son père de ne pas l'envoyer au collège de Navarre ; ce foyer de plaisirs, de tapages, de guerres civiles, était la cité des saints... Des saints, de véritables saints, et en grand nombre, et partout. » Il y avait surtout une femme dont l'influence religieuse était extraordinaire, Mme Acarie, qui devait s'appeler un jour la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Sa maison était un foyer de vie mystique. Les écrits de sainte Thérèse y étaient connus depuis peu et enflammaient les esprits. Parlant de Mme Acarie, François écrira plus tard :

> J'ai un amour plein de révérence pour cette sainte personne, et une si grande nécessité de réveiller souvent en mon esprit les pieuses affections que sa vue et sa très sainte communication a excitées autrefois en moi, tandis que six mois durant j'étais presque son confesseur ordinaire, et que, pour tant de diverses occasions du service de Dieu, elle me parlait et entretenait presque tous les jours. (1)

François de Sales a compris que sa tâche est d'accroître en lui et autour de lui une piété active et aimable. Il renonce à la polémique qui l'a absorbé pendant dix ans. Il fera désormais une œuvre positive et constructive. Il n'attaquera plus l'hérésie de front. « Qui prêche avec amour », dit-il, « prêche assez contre les hérétiques. » En se proposant d'édifier les âmes à la lumière de son expérience personnelle, il allait faire une œuvre utile à tous et capable de résister à l'usure du temps.

En revenant de Paris, il apprit la mort de l'évêque de Genève. Son premier soin fut de se préparer par une retraite à lui succéder. Il se donna des règles pour tous les détails de sa future activité, jusqu'à son habillement. Dans ces jours de prière et de jeûne, il fit de sa personne une entière consécration à Dieu. Pendant la cérémonie du sacre, il tomba en défaillance ; il eut une illumination sur le mystère de la Trinité qu'il vit « clairement et distinctement ». Au souvenir de ces heures bénies, il écrira, dix ans plus tard : « Dieu m'avait ôté à moi-même pour me prendre à lui et puis me donner au peuple » (2). Pendant plusieurs semaines, sous l'impression des grâces reçues, il ne parlait « que comme un homme étranger du monde... Et quoique le tracas ait un peu alangui

(1) *Oeuvres*, XX, 47 (lettre du 24 avril 1621).
(2) *Ibid.*, XV, 312.

ces bouillonnements de cœur, les résolutions, par la grâce divine, me sont demeurées » (1).

Le tracas en effet le rappela à la réalité terre à terre et ne le quitta plus de toute sa vie. Nous ne voulons pas parler des innombrables affaires dont il fut harcelé et qui remplissent une bonne partie de sa volumineuse correspondance. Mais nous devons indiquer sommairement les sentiments qu'éveillent en cette âme mystique de si absorbantes occupations. Il faisait tout avec beaucoup de conscience, d'intelligence et de précision. Mais le plus souvent c'était pour lui une corvée.

D'abord, de multiples affaires privées. Procès, recommandations, renseignements, questions de mariages, d'héritages... C'est tout un « Office social » qui l'oblige à écrire de tous côtés aux personnages influents, aux princes, aux dignitaires de l'Eglise. Dans toutes ces affaires, il fait preuve d'une inlassable bienveillance. Mais en secret il soupire de cette « invincible sujétion de recevoir des gens ». Ses interventions courageuses l'exposent à des rancunes. Il a une vraie aversion pour les conflits d'intérêts et les disputes mesquines. « Cela me tient lieu », dit-il, « de mortification, car en vérité, j'aurais bien d'autres choses à faire qui seraient plus utiles. » (2)

Les affaires du diocèse l'occupent encore plus que les affaires privées. Il faut parachever l'œuvre missionnaire du Chablais, créer des paroisses, établir des prêtres, assurer des bénéfices, développer la vie économique à Thonon en y introduisant « l'art de la soie », ce qui serait utile pour « retirer plusieurs âmes d'entre les hérétiques ». Il sait reprendre avec charité. Il sait parler aussi avec autorité : « Je veux être le maître, ayant un bon titre pour moi ». Il va jusqu'à tenir tête au Sénat de Chambéry. Il entreprend la visite de son diocèse, allant dans les villages les plus reculés des Alpes, examinant tout, corrigeant, encourageant. Au début de son épiscopat il disait : « Ce ne sont pas des eaux, ce sont des torrents que les affaires de ce diocèse » et les torrents n'ont fait que grossir. C'est maintenant « un martyre continuel que celui de la multiplicité des affaires ». Il voudrait pouvoir donner plus de temps à la méditation, à « ses pauvres livres qu'il a tant aimés » et à son amie Mme de Chantal.

(1) *Oeuvres*, XIX, 90.
(2) *Ibid.*, XVI, 32 s.

Il y a aussi les affaires politiques. Voici comment François expose la situation délicate de son diocèse : « Bien qu'il soit en grande partie sous la domination du Sérénissime duc de Savoie, néanmoins une partie très considérable est soumise à la couronne de France. Cette diversité de souverains m'oblige nécessairement à traiter et à demeurer en bonne intelligence avec tous deux... ce qui ne me cause pas peu d'embarras » (1). Malgré lui, il fut mêlé à la politique. Il fut exposé à toutes les fluctuations des relations entre la France et la Savoie. Il fut pris dans les intrigues des diplomates et victime de maintes calomnies. Son amitié avec Henri IV, nouée en 1602, le rend suspect à Charles-Emmanuel qui s'oppose à un nouveau voyage à Paris. François se plaint de cette tyrannie : « Ces obédiences et mortifications de n'oser pas être libre quand on n'est pas serf, ne sont-elles pas comparables à celles de ceux qui ne sont pas libres parce qu'ils sont serfs ? » (2) L'assassinat de Henri IV lui fit jeter un cri de douleur et écrire cette parole significative : « Que ne méprisons-nous ce monde, lequel en tout est si frêle et si imbécile ! » Sous la reine régente, les relations entre la France et la Savoie devinrent hostiles, et François eut à en pâtir. Une petite visite au pays de Gex éveille des soupçons et des calomnies. Il désire en vain aller à Paris dans un but purement spirituel, le duc ne lui permet pas même d'aller prêcher l'Avent et le Carême à Lyon. Nouvelles accusations, parce que l'évêque de Lyon est venu le voir et lui parler de la fondation d'un couvent. François se défend ; c'était une visite « de simple piété et affection spirituelle » ; il proteste de son loyalisme : « Je suis essentiellement Savoisien ». Ce sont ces expériences pénibles qui lui font écrire, le 15 décembre 1615, au marquis de Lens : « Je proteste que j'ignore les affaires d'Etat, et je les veux ignorer à tel point, qu'elles ne soient ni en ma pensée, ni à mon soin, ni en ma bouche ». Enfin, une alliance fut conclue entre la France et la Savoie. François retrouva une entière faveur et fut chargé d'accompagner à Paris le fils du duc, le prince Victor de Piémont, qui allait épouser Christine de France, la sœur du roi, en 1618. Sa vie à la cour ne fit qu'accroître son mépris du monde. Il voit les ambitions, les intrigues, les mensonges et les

(1) *Oeuvres*, XII, 257 (lettre au pape, en italien).
(2) *Ibid.*, XIV, 182.

juge sévèrement. Il ne se laisse pas éblouir par les fausses grandeurs. Quoique « fort caressé » parmi les grands, « il n'en est pas plus glorieux pour cela ». Il prêche devant la reine et « tout son beau monde », mais il ne le fait pas avec plus de soin ni plus de plaisir que devant ses humbles filles de la Visitation. Il a des paroles dures pour ce « misérable monde », et « l'abhorre de plus en plus, et son esprit et ses maximes et toutes ses niaiseries » ; il l'a en « souverain mépris ». Il compare tous ses intrigants à « un amas de guêpes qui sont acharnées sur un corps mort... pour parler honnêtement! » De nouvelles tentatives sont faites pour le retenir à Paris ; le cardinal de Retz veut faire de lui son coadjuteur, lui ouvrant ainsi la voie aux plus hautes dignités. Mais il refuse : « Si je quittais ma femme [son diocèse] avec laquelle je suis envieilli, ce serait pour n'en avoir plus » (1). Fatigué, il remet autant que possible les affaires à son frère, nommé son coadjuteur. Il espère retirer le petit bout de vie qui lui reste : « Mon Dieu, que bienheureux sont ceux qui, désengagés des cours et des compliments qui y règnent, vivent paisiblement dans la sainte solitude aux pieds du Crucifix » (2), dit-il presque à la veille de sa mort.

Les affaires de ce monde ne l'ont jamais intéressé. Il ne s'en est occupé que par devoir. Mais au plus fort des tracas, il a toujours gardé le secret d'être calme ; nul mieux que lui sans doute ne sut pratiquer cette « solitude mentale à laquelle vous pouvez vous retirer emmi les plus grandes conversations ». C'est ainsi qu'il parle aux âmes qu'il dirige.

Le directeur d'ames.

« En 1602, à peine a-t-il quitté Paris, il se met, pour la première fois, à écrire de vraies lettres de direction... Soudaine, complète et définitive réalisation de lui-même après une préparation aussi longue » (1) dit Henri Bremond. Non ! La réalisation de lui-même n'est pas encore complète. Dans ce merveilleux chef-d'œuvre qu'est l'*Introduction à la vie dévote*, François de Sales ne se manifeste pas encore tout entier. D'abord parce qu'il a écrit ce livre pour

(1) *Oeuvres*, XIX, 39, 152, 194.
(2) *Ibid.*, XX, 395 (lettre du 19 déc. 1622).
(1) Bremond, I, 98.

diriger des âmes et non pour s'épancher ; ensuite parce qu'il y révèle une conception de la vie religieuse qu'il dépassera un jour.

Le but, sans doute, est toujours le même, et il l'exprime fort bien en disant : « La dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément » (1). Mais la méthode préconisée est bien, par rapport au *Traité de l'amour de Dieu* paru quelques années plus tard, une étape encore inférieure.

Sans vouloir exposer les principes de la direction spirituelle de François de Sales (2), nous devons essayer d'indiquer ce qui caractérise notre mystique dans sa conduite des âmes.

Sa largeur d'esprit. — Sans doute il est catholique et ne conçoit pas la vie chrétienne comme autonome. Il faut un directeur, c'est « l'avertissement des avertissements ». « Celui qui se gouverne soi-même est dirigé par un grand sot. » Il risque fort de prendre ses propres désirs pour des inspirations du Saint-Esprit. L'obéissance est la vertu fondamentale. Malgré ce principe d'autorité, François de Sales, peut-être pour avoir souffert de la direction maladroite de M. Déage, a l'art de mettre les âmes au large. Il ne veut pas qu'on prenne ses conseils dans un esprit servile et craintif. Il laisse à ses dirigées (il ne dirige guère que des femmes, car, dit-il, « ce sexe veut être conduit ») une bonne part d'initiative et se garde d'intervenir mal à propos dans leur vie. Dans une de ses premières lettres à Mme de Chantal, il met bien en évidence ce point de sa méthode :

S'il vous advient de laisser quelque chose de ce que je vous ordonne, ne vous mettez point en scrupule, car voici la règle générale de notre obéissance écrite en grandes lettres : IL FAUT TOUT FAIRE PAR AMOUR ET RIEN PAR FORCE. IL FAUT PLUS AIMER L'OBÉISSANCE QUE CRAINDRE LA DÉSOBÉISSANCE. Je vous laisse l'esprit de liberté, non pas celui qui forclôt l'obéissance, car c'est la liberté de la chair ; mais celui qui forclôt la contrainte et le scrupule ou empressement. (3)

(1) *Introduction à la vie dévote*, I^e^ partie, chap. 1.

(2) Ce vaste sujet a été étudié par M. Francis VINCENT dans son livre sur *Saint François de Sales, directeur d'âmes* (1923).

(3) *Oeuvres*, XII, 359 (lettre du 14 oct. 1604).

Il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo*. C'est que je crains l'esprit de contrainte et de mélancolie. (1)

François s'adapte avec une merveilleuse souplesse à chaque cas particulier, aux femmes qui vivent dans le monde et aux religieuses, aux tempéraments, aux âges, aux conditions variées. A chaque âme de réaliser la perfection dans son milieu spécial. Il rappelle aux femmes mariées qu'il y a dans le mariage « une mutuelle conversation et condescendance » qui est « chose grandement juste et honnête » (2). Il n'est pas défendu d'aller aux bals, bien que les meilleurs ne soient guère bons : bals, jeux, festins, pompes, comédies sont des choses indifférentes en soi ; le mal est de s'y affectionner. Des bons mots dits en manière de récréation sont même une vertu. (3)

Son optimisme (4). — Il le formule admirablement dans ce principe où paraît sa vivante foi :

Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêche qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par l'industrie et la diligence, ne puisse être dompté et surmonté. (5)

Il faut donc avoir bon courage. Beaucoup d'âmes sont impatientes ; elles voudraient arriver au but d'un coup ; elles ont « trop d'ardeur à la proie ». François est obligé de leur rappeler que le mot de la vie chrétienne, c'est « perfectionnement ».

C'est le mal des maux entre ceux qui ont des bonnes volontés, qu'ils veulent toujours être ce qu'ils ne peuvent pas être, et ne veulent pas être ce qu'ils ne peuvent n'être pas... C'est l'amour-propre qui fait que nous nous impatientons de nous voir vils et abjects... Est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquefois ? (6)

(1) *Oeuvres*, XIII, 392 *e*.
(2) *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 39.
(3) *Ibid.*, chap. 27.
(4) Nous empruntons ce terme, ainsi que celui de *moralisme* au livre de M. Vincent.
(5) *Introduction à la vie dévote*, I^e partie, chap. 24.
(6) *Oeuvres*, XIII, 160, XIV, 236, VI, 48.

Les tentations sont inévitables, puisque notre vieille nature ne meurt jamais entièrement. Le mieux, c'est de les traiter par l'indifférence et le mépris :

Il ne faut nullement répondre ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit : qu'il clabaude tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là ? (1)... laissez courir le vent, ne pensez pas que le frifillis des feuilles soit le cliquetis des armes... (2) Cheminons en cet amour essentiel, fort et impliable de notre Dieu, et laissons courir çà et là ces fantômes de tentations... (3) Vous les craignez trop, elles ne vous feraient nul mal sans cela... Quand il vous viendra des pensées mauvaises, faites un acte positif par une aspiration contraire... passez outre... (4) Petit à petit votre esprit se fortifiera contre votre sens, la grâce contre la nature. (5)

Sa prudence. — A l'époque où il écrit ses premières lettres de direction et dans toute l'*Introduction à la vie dévote*, François de Sales se méfie des « grâces suréminentes ». Presque toutes les âmes novices s'y laissent prendre. Elles se croient gratifiées de révélations extraordinaires. La septième demeure de sainte Thérèse ne leur suffit pas. Il leur faut des écrits « vertigineux » : *La règle de la perfection*, *Le palais de l'amour divin*, *La perle évangile*, « livres fort obscurs qui cheminent sur la cime des montagnes ».

Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus, et qui ne le sont aucunement : ce sont les extases ou ravissements, les insensibilités, impassibilités, unions déifiques, élévations, transformations, et autres telles perfections desquelles certains livres traitent, qui promettent d'élever l'âme jusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit et vie suréminente. (6)

Il dit bien qu'« il ne faut rien mépriser ni censurer témérairement » ; mais cela n'empêche pas qu'il traite souvent ces « suréminences » avec ironie ou sévérité. Ce sont des niaiseries d'imagination qui nourrissent l'amour-propre, dissipent l'obéissance et l'humilité. Pourquoi cette prudence extrême ? C'est qu'il a nette-

(1) *Oeuvres*, XII, 355.
(2) *Ibid.*, XIII, 88.
(3) *Ibid.*, XIII, 306.
(4) *Ibid.*, XIV, 104.
(5) *Ibid.*, XIX, 270 (à Angélique Arnauld).
(6) *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 2.

ment le sentiment que ces imaginations ont une origine subconsciente — si nous pouvons employer ici ce vocable moderne (1). Le vrai foyer de la personnalité selon lui, c'est la volonté clairement consciente. Il craint les grâces qui ne sont pas acquises « par le travail et industrie, puisque ce sont plutôt des *passions* que des actions, lesquelles nous pouvons *recevoir*, mais non pas faire en nous » (2). Il suppose que ces « passions » d'origine obscure pourraient être plus souvent mauvaises que bonnes chez des personnes qui n'auraient pas encore été soumises à une discipline spirituelle assez efficace pour façonner ce qu'il appelle « la partie inférieure ».

Son moralisme. — François de Sales accorde toujours la préférence à la volonté et à la pratique des vertus sur les sentiments.

C'est une générale doctrine, très chère Philothée, pour les affections et passions de nos âmes, que nous les devons connaître par leurs fruits (3)... L'humilité et la fidélité intérieure, jointes à la vraie charité et constance au bien, sont les véritables marques des véritables grâces surnaturelles (4)... Il y a de grands saints et saintes au ciel en de très hauts degrés de gloire qui n'ont jamais eu ni visions ni révélations ; comme au contraire il y en a plusieurs aux enfers qui ont eu ces goûts et choses extraordinaires (5).

Les « goûts » sont un élément secondaire de la piété. Sentiments de douceur ou sentiments de sécheresse et d'absence, peu importe, pourvu que l'âme produise de solides vertus et de bonnes actions. François de Sales va même jusqu'à dire qu'un exercice de dévotion ou un acte de charité accomplis sans goût peuvent avoir plus de valeur aux yeux de Dieu que ceux qu'on fait avec plaisir. Il y a un dangereux égoïsme pieux qui recherche « les consolations de Dieu » plutôt que « le Dieu des consolations ». « Nous voudrions prier dans l'eau de naffe et être vertueux à manger du sucre. » (6) Les sécheresses spirituelles ont l'avantage

(1) Le rôle de l'inconscient dans la psychologie de François de Sales a retenu l'attention de M. Arnaud d'Agnel dans un beau livre qui vient de paraître : *Les femmes d'après saint François de Sales* (Paris 1928).

(2) *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. 2.

(3) *Ibid.*, IVe partie, chap. 13.

(4) *Oeuvres*, XVI, 73 (lettre).

(5) *Ibid.*, X, 87 (sermon).

(6) *Ibid.*, XIII, 28 (lettre).

de mettre à l'épreuve la sincérité de l'âme dévote ; elles ne sont nullement le signe de l'éloignement de Dieu. Ce qui importe uniquement, c'est l'attitude de la partie supérieure de l'esprit. Quant aux répugnances de l'inférieure « il ne se faut non plus étonner que les passants font des chiens qui aboient de loin ».

C'est la fine fleur de la perfection de l'amour céleste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans savoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat. (1)

Que le soleil brûle ou que la rosée rafraîchisse, ah ! si faut-il pourtant qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, notre esprit, notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment et tende perpétuellement à l'amour de Dieu. (2)

Sa tendresse. — François de Sales est, par nature, très affectueux.

J'ai un certain cœur tenant qui jamais ne lâche prise. (3)

Il n'y a point d'âmes au monde, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendrement et, pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi ; car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi. Mais, néanmoins, j'aime les âmes indépendantes, vigoureuses et qui ne sont pas femelles ; car cette si grande tendreté brouille le cœur, l'inquiète et le distrait de l'oraison amoureuse envers Dieu, empêche l'entière résignation et la parfaite mort de l'amour propre. Ce qui n'est point Dieu n'est rien pour nous. Comme se peut-il faire que je sente ces choses, moi qui suis le plus affectif du monde, comme vous savez, ma très chère Mère ? Mais c'est merveille comme j'accommode tout cela ensemble, car il m'est avis que je n'aime rien du tout que Dieu et toutes les âmes pour Dieu. (4)

Cette remarquable lettre à Mme de Chantal, écrite en 1620 ou 1621, caractérise bien l'amour que François de Sales porte aux âmes, amour à la fois très personnel et très impersonnel : chaque âme ayant « sa particulière différence », il aime chacune avec une nuance particulière, se faisant tout à toutes, mais en chacune c'est Dieu qu'il aime et c'est vers Dieu qu'il veut toutes les conduire. Sa tendresse est paternelle ; les âmes sont ses filles, ses très chères filles. A l'une d'elles, qui s'est vouée à Dieu, il écrit :

(1) *Introduction à la vie dévote*, IVe partie, chap. 4.
(2) *Ibid.*, IVe partie, chap. 13.
(3) *Oeuvres*, XII, 198.
(4) *Ibid.*, XX, 216.

Dieu ce me semble vous faisait alors renaître spirituellement entre mes bras intérieurs, qui vous embrassèrent, certes, tendrement et mon cœur fut tout dédié au vôtre. (1)

C'est une peine, je le confesse, de conduire les âmes, mais une peine qui soulage ...c'est un travail qui délasse et avive le cœur... Combien un cœur paternel prendra-t-il volontiers en charge une âme, qu'il aura rencontrée au désir de la sainte perfection, la portant en son sein comme une mère fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien-aimé. Mais il faut sans doute que ce soit un cœur paternel ; et c'est pourquoi les Apôtres et hommes Apostoliques appellent leurs disciples non seulement leurs enfants, mais encore plus tendrement leurs petits enfants. (2)

Dans cette tendresse paternelle, François de Sales ne se livre pas encore tout entier. Il pouvait bien dire, en parlant de sa consécration à l'épiscopat : « Dieu m'avait ôté à moi-même pour me prendre à lui et puis me donner au peuple ». Mais il pouvait ajouter cette parole révélatrice : « Pour ce qui nous regarde, vous savez que Dieu m'a ôté à moi-même, non pas pour me donner à vous, mais pour me rendre vous-même » (3). C'est à Mme de Chantal qu'il écrit cela...

L'ami.

Parler de l'amitié de François de Sales pour Mme de Chantal, c'est découvrir le plus intime de sa personnalité. Nous y touchons presque à regret, crainte de profaner un sentiment qui fut comme le chef-d'œuvre de deux grands artistes dans l'art de vivre. (4)

Dès la première rencontre, ils furent impressionnés profondément. Il avait trente-sept ans ; elle en avait trente-deux. Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, fille d'un président au parlement de Bourgogne et sœur de l'archevêque de Bourges, était restée veuve à vingt-neuf ans, avec quatre enfants, après quelques années d'un mariage très heureux ; son mari avait été tué

(1) *Oeuvres*, XIII, 242.

(2) *Introduction à la vie dévote*, Préface.

(3) *Oeuvres*, XV, 312 s.

(4) L'histoire de cette amitié a été maintes fois racontée et par de beaucoup plus compétents que nous. On n'en trouvera ici qu'un pâle résumé. Nous nous proposons surtout de citer certains textes essentiels pour l'étude du mysticisme de François de Sales.

dans un accident de chasse. Elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Dirigée par un prêtre maladroit et tyrannique, elle souffrait cruellement et suppliait Dieu de lui donner un guide qui fût vraiment saint. En 1604, François de Sales fut appelé à Dijon pour y prêcher le carême. On raconte que la jeune veuve reconnut en lui le guide que Dieu lui avait fait voir dans une vision et que François de son côté, l'ayant remarquée dans l'auditoire, aurait reconnu en elle une femme qui lui fut montrée dans une vision annonçant la fondation de la Visitation. Ils se virent chez l'archevêque de Bourges. Elle se sentait comprise par lui. Voici comment après la mort du saint elle décrivit les sentiments qu'elle éprouvait alors : « J'admirais tout ce qu'il faisait et disait, et je le regardais comme un ange du Seigneur. Je n'estimais aucun bonheur comparable à celui d'être auprès de lui. Je me serais estimée trop heureuse d'être la dernière de ses domestiques. » François aussi se sentait attiré vers elle. Qu'on en juge à ce billet qu'il lui écrivit aussitôt après avoir quitté Dijon, le 26 avril 1604 : « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous ; je m'en assure toutes les heures plus fort. C'est tout ce que je vous puis dire ; recommandez-moi à votre bon ange » (1). Peut-on exprimer son amour plus franchement ? Quelques jours après il écrit : « Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur, plus me sens-je joint et lié selon l'intérieur ». Il y a en effet union de ces deux âmes, fusion. Mme de Chantal est toujours présente à la pensée de François ; il la sent vivre en lui. Il n'a plus conscience de soi seulement, mais de soi mêlé à son amie spirituelle. Il l'associe à toute son activité. Avec elle, mystiquement, il prie et il adore. On ne peut imaginer un amour plus parfait et plus profond.

Mais avant de se confier entièrement l'un à l'autre, ils voulurent s'assurer qu'ils pouvaient le faire en toute bonne conscience. Mme de Chantal, la première, eut des scrupules. Elle avait déjà un directeur ; avait-elle le droit d'ouvrir son cœur à un autre ? François intervint habilement : il écrivit à Mme de Chantal une lettre qu'elle devait montrer à son directeur ; tout en reconnaissant l'autorité de celui-ci, il revendiquait une « juste liberté ». En même temps, il écrivait pour elle seule une seconde lettre où il lui parlait « cœur à cœur », car dans l'autre il avait dû « fourrer

(1) *Oeuvres*, XII, 263.

beaucoup de choses » ; il se montrait bien décidé à ne rien perdre d'une si belle affection : « Que vous importe-t-il de savoir si vous me pouvez tenir pour votre père spirituel ou non, pourvu que vous sachiez quelle est mon âme en votre endroit.... Me voilà tout vôtre, et ne pensez plus sous quelle qualité ni en quel degré je le suis. Dieu m'a donné à vous... Tenez-moi donc pour bien étroitement lié avec vous, et ne vous souciez pas d'en savoir davantage, sinon que ce lien n'est contraire à aucun autre lien, soit de vœu soit de mariage. » (1) Outre le scrupule qu'elle avait de se détacher de son premier directeur, elle craignait peut-être d'altérer son amitié par un « lien d'obligation » ; dirigée par François de Sales pourrait-elle être encore son amie ? Elle fut trente-six heures durant dans une agonie affreuse. Un confesseur qu'elle fit appeler (non pas son directeur) lui déclara : « C'est la volonté de Dieu que vous soyez dirigée par Monsieur de Genève ». François désigna Saint-Claude comme lieu de rendez-vous. Cela encouragea Mme de Chantal, car elle avait rêvé que passant devant une église, elle avait voulu y entrer, et une voix lui avait crié qu'elle ne pourrait entrer au sacré repos que par la porte de Saint-Claude. (2)

Elle ouvrit son âme à François de Sales. Mais au moment de lever les scrupules de Mme de Chantal, il en eut lui-même ; il se recueillit encore avant de prendre une décision. Ce n'est qu'après toute une nuit de réflexion et de prière qu'il déclara : « Je crois que c'est la volonté de Dieu que je me charge de votre conduite spirituelle. » Ils signèrent un engagement solennel le 25 août 1604. « J'ai reçu le billet de vos vœux », écrit François, « que je garde et regarde soigneusement comme un juste instrument de notre alliance toute fondée en Dieu, et laquelle durera à l'éternité, moyennant la miséricorde de Celui qui en est l'auteur » (2).

Pourquoi avait-il hésité au dernier moment ? Peut-être craignait-il une illusion dangereuse. Nous savons qu'il était perspicace et connaissait les risques des amitiés spirituelles. Il voulait avoir la certitude de l'approbation divine. Il la trouva. Il l'a exprimée dans une lettre admirable (3).

(1) *Oeuvres*, XII, 283 ss. (lettre du 24 juin 1604).
(2) *Ibid.*, XII, 368 (lettre du 14 oct. 1604).
(3) *Ibid.*, XII, 353 s. (lettre du 14 oct. 1604).

En chose de telle conséquence je ne voulais suivre ni votre désir ni mon inclination (je l'avais indicible, dit-il ailleurs), ainsi [mais] Dieu et sa providence.

Il s'est examiné à fond. Sa conscience est tranquille. Il a reconnu «des marques infaillibles que c'était la volonté de Dieu ! » « Les mouvements de l'esprit malin ou de l'esprit humain sont bien d'autre condition. Ils sont terribles et véhéments, mais sans constance. » Il n'y a dans cette amitié ni légèreté, ni lâcheté, ni égoïsme. Elle sera profitable à tous deux.

Arrêtez-vous là, je vous supplie, et ne disputez plus avec l'ennemi à ce sujet ; dites-lui hardiment que c'est Dieu qui l'a voulu et qui l'a fait.

François de Sales se trouve en présence d'un sentiment nouveau, très grand et très pur, qu'il ne sait comment nommer :

Je ne vous saurais pas expliquer ni la qualité ni la grandeur de cette affection que j'ai à votre service spirituel ; mais je vous dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu et que pour cela je la nourrirai chèrement, et que tous les jours je la vois croître et s'augmenter notablement. S'il m'était bienséant je vous en dirais davantage, et avec vérité, mais il faut que je m'arrête là. (1)

Sachez que dès le commencement que vous conférâtes avec moi de votre intérieur Dieu me donna un grand amour de votre esprit. Quand vous vous déclarâtes à moi plus particulièrement, ce fut un lien admirable à mon âme pour chérir de plus en plus la vôtre qui me fit vous écrire que Dieu m'avait donné à vous, ne croyant pas qu'il se pût plus rien ajouter à l'affection que je sentais en mon esprit, et surtout en priant Dieu pour vous. Mais maintenant, ma chère Fille, il y est survenu une certaine qualité nouvelle qui ne se peut nommer, ce me semble ; mais seulement son effet est une grande suavité intérieure que j'ai à vous souhaiter la perfection de l'amour de Dieu et les autres bénédictions spirituelles. Non, je n'ajoute pas un brin à la vérité, je parle devant le *Dieu de mon cœur* et du vôtre. Chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres ; celle que je vous ai a une certaine particularité qui me console infiniment, et, pour dire tout, qui m'est extrêmement profitable. Tenez cela pour une très véritable vérité et n'en doutez plus. Je n'en voulais pas tant dire, mais un mot tire l'autre (2)...

C'est assez dit une fois pour toutes : oui, Dieu m'a donné à vous ; je dis uniquement, entièrement, irrévocablement. (3)

(1) *Oeuvres*, XII, 284 (lettre du 24 juin 1604).
(2) *Ibid.*, XII, 353 s. (lettre du 14 oct. 1604).
(3) *Ibid.*, XII, 381 (lettre du 21 nov. 1604).

Cette affection me semble une rosée, laquelle détrempe mon cœur sans bruit et sans coup. Et si vous voulez que je vous dise tout, elle n'agissait pas si souëfvement au commencement que Dieu me l'envoya (car c'est lui sans doute), comme elle fait maintenant, qu'elle est infiniment forte, et, ce me semble, toujours plus forte, quoique sans secousse ni impétuosité. C'est trop dit sur un sujet duquel je ne voulais rien dire. (1)

J'aime cet amour incomparablement. Il est fort, impliable et sans mesure ni réserve, mais doux, facile, tout pur, tout tranquille ; bref, si je ne me trompe pas, tout en Dieu. Pourquoi donc ne l'aimerais-je pas ? Mais où vais-je ? Si ne rayerai-je pas ces paroles ; elles sont trop véritables et hors de danger. Dieu, qui voit les intimes replis de mon cœur, sait qu'il n'y a rien en ceci que pour lui et selon lui, sans lequel je veux, moyennant sa grâce, n'être rien à personne et que nul ne me soit rien ; mais, en lui, je veux non seulement garder, mais je veux nourrir, et bien tendrement, cette unique affection. Mais je le confesse, mon esprit n'avait pas songé de s'épancher comme cela, il s'est échappé : il lui faut pardonner pour cette fois, à la charge qu'il n'en dira plus mot. (2)

Il exprime le vœu que sa chère correspondante ne montre pas les lettres qu'il lui écrit « qui sont un petit trop naïves et cordiales pour être vues par des yeux autres que bien simples, et répondant à mon intention toute franche et ronde en votre endroit » (3). Lorsqu'après la mort du saint elle publiera ses lettres, elle fera des suppressions, car, disait-elle « le monde n'est pas capable de l'incomparable pureté de la dilection de ce saint ». Nous n'avons le texte intégral que des lettres dont le manuscrit a été conservé. Quant à ses propres lettres, adressées à François de Sales, Jeanne de Chantal les détruisit presque toutes.

Les circonstances les rapprochèrent si possible encore l'un de l'autre. La baronne est sollicitée en mariage ; il déclare qu'il faut couper court. Elle vient le voir en Savoie en 1605, en 1607 et en 1609. Le plus jeune frère de François, Bernard, épouse une fille de Mme de Chantal. Les liens de leur amitié furent resserrés aussi par la mort de Mme de Boisy. Cette bonne mère laissa un vide dans le cœur de son fils. Ce vide, Mme de Chantal le combla. Dans son *Mémorial de la messe*, François donne à son amie la

(1) *Oeuvres*, XIII, 182 s. (lettre du 8 juin 1606).
(2) *Ibid.*, XIII, 295 (lettre du 7 juillet 1607).
(3) *Ibid.*, XII, 398 (lettre du 7 déc. 1604).

place qu'occupait sa mère : « Ainsi », lui écrit-il, « vous y êtes la première et la dernière ». Peu de temps après ce deuil, il la fit venir définitivement à Annecy pour y fonder le premier couvent de la Visitation. Dès lors elle devint une collaboratrice de tous les instants. Déjà à distance, il l'avait associée à tout ce qu'il faisait. Maintenant il va la voir à tout propos dans la maison de la Galerie où sont installées les religieuses. Le temps des longues lettres est fini. Mais si les affaires l'empêchent de rendre visite à son amie, il lui lance un billet pour lui dire son regret et l'assurer de sa tendresse. « O Dieu, ma toute chère fille, je proteste, mais je proteste de tout mon cœur, qui est plus vôtre que mien, que je ressens vivement la privation que je souffre de votre vue pour ce jourd'hui.... O demain, Dieu aidant, je vous irai entretenir une bonne heure avant le sermon. » (1) Il l'appelle sa « très uniquement fille bien-aimée ». On voit paraître des abréviations *m.* et *t. m.* (2). Cela veut dire probablement *ma mie* et *toute mienne :* « Je vous souhaite infiniment le bon soir, ma très chère Fille t. m. » Il lui dit : « *Mon âme* », et il ajoute en marge : « ceci n'est pas trop, vous le savez bien » (3).

Leurs soins réciproques vont jusqu'aux plus petits détails. Il avait recommandé d'abord un peu de discipline. Maintenant, il veille à ce qu'elle ne se fatigue pas inutilement : « Je ne veux pas que vous jeûniez cette année ; ne vous opiniâtrez pas à vous tenir à genoux ». « L'on m'a averti que vous vous accablez de peine, que vous ne vous dévêtez point plusieurs nuits de suite, que vous ne mangez comme point, que vous faites les services plus pénibles de l'infirmerie et puis retournez promptement soutenir le chant du chœur. O ma Fille, ma Fille, je ne veux point que vous soyez si brave. » (4) Elle a aussi pour le saint une tendre sollicitude. Elle lui envoie une soutane qu'elle a elle-même tissée, en le priant d'en remettre le prix aux pauvres : « Jamais », dit-il, « vêtement ne me tint si chaud que celui-là, duquel la chaleur passera jusqu'au cœur » (5). Comme il souffre de maux de dents, elle lui fait

(1) *Oeuvres*, XV, 21. Mille et mille fois le jour mon cœur se trouve chez vous ; *Ibid.*, XV, 57.
(2) *Ibid.*, XIV, 397, 400.
(3) *Ibid.*, XII, 386.
(4) *Ibid.*, XV, 112.
(5) *Ibid.*, XIII, 185.

apporter un linge qui a touché des reliques pour qu'il l'applique sur sa joue pendant que la communauté priera pour lui. « Tout aussitôt mon mal a cessé », (1) écrit-il. Elle lui brode un manteau de sa propre main. Dans cet amour à la fois si ardent, si respectueux et si intime, ils trouvent leur épanouissement. Ce n'est pas l'amour égoïste qui diminue ; car ce que François de Sales a produit de meilleur date de cette époque. Mme de Chantal l'encourage à donner toute sa mesure pour Dieu et pour les hommes. La foi qu'elle a en lui augmente sa force. « Pourquoi pensons-nous qu'il ait voulu faire un seul cœur de deux, sinon afin que ce cœur soit extraordinairement hardi, brave, courageux, constant et amoureux en son Créateur et son Sauveur. » (2) Voici encore un billet éloquent : « Bon soir, mon cher courage, mon enfant. Oui, ma Fille, vous êtes le courage de mon cœur et le cœur de mon courage » (3). Ces deux âmes ne se sont rencontrées et comprises que parce qu'elles aiment par-dessus tout et plus qu'elles-mêmes un Idéal divin, auquel elles sont entièrement dévouées. Ensemble, elles sont plus fortes pour le réaliser. Deux grandes œuvres sont issues de cet amour : l'ordre de la Visitation et le *Traité de l'amour de Dieu.*

La congrégation de la Visitation fut la famille de François de Sales, « ses douces amours en Jésus-Christ. » Mme de Chantal est la « mère abeille » de la nouvelle ruche. L'appellation qui revient dès lors constamment sous la plume de François quand il lui écrit c'est celle de Mère : « Ma très chère Mère, toute mienne, moi-même. » « Ma très chère Mère, bonsoir de tout le cœur de votre fils très aimé et très aimant de sa très aimable Mère. » (4) Dans ce cercle, il parlait sur le ton le plus familier, se donnant sans réserve. « Sans préparation », disait-il, « je suis toujours prêt. » (5) On a pu dire avec raison de ses *Entretiens spirituels* qu'aucun livre ne mérite mieux d'être intitulé « l'Esprit de saint François de Sales ».

Le *Traité de l'amour de Dieu* nous donne l'expression définitive du mysticisme de François. Le 5 février 1610 il annonce à Mme de Chantal qu'il va mettre la main au livre de l'Amour de Dieu et qu'il s'essaiera d'en écrire autant sur son cœur que sur le papier.

(1) *Oeuvres*, XV, 163.
(2) *Ibid.*, XIV, 313.
(3) *Ibid.*, XV, 42.
(4) *Ibid.*, XVI, 249.
(5) *Ibid.*, VI, 286.

Sa famille spirituelle d'Annecy fut son meilleur stimulant au travail. « C'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant », annonce-t-il au lecteur, « que je dois à cette bénite assemblée, parce que celle qui en est la Mère et y préside, sachant que j'écrivais sur ce sujet et que néanmoins malaisément pourrais-je tirer la besogne au jour, si Dieu ne m'aidait fort spécialement et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer saintement de recueillir tous les petits morceaux de loisir qu'elle estimait pouvoir être sauvés par ci par là de la presse de mes empêchements, pour les employer à ceci. Et parce que cette âme m'est en la considération que Dieu sait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. » La composition du traité est en général pour lui un rafraîchissement et un plaisir. Ses billets à Mme de Chantal y font de fréquentes allusions. Une fois il déclare qu'il s'efforce d'écrire bien qu'il soit « tout froid et tout glacé » (1). Mais presque toujours son ouvrage est une belle « émeraude » qu'il regarde pour se délasser. Son cœur est plein et déborde. Il a de grandes affluences de sentiments. « Bénissez Dieu du loisir qu'il me donne ces deux jours pour faire un peu d'oraison extraordinaire ; car vraiment sa Bonté a répandu dans mon esprit tant de lumières, et dans mon pauvre cœur tant d'affection pour écrire en notre cher livre du saint amour, que je ne sais où je prendrai des paroles pour exprimer ce que j'ai conçu. » (2) Il abrégea beaucoup la première rédaction de l'ouvrage, et il donna au style, enflammé par l'inspiration, quelque chose de plus mesuré. Le 7 novembre 1614, il annonce que le traité est achevé. C'est un ouvrage savamment composé où François cherche à donner l'expression complète de sa pensée et de sa piété.

Mais ce livre n'a rien d'une somme théologique. Ce n'est pas une réplique à l'*Institution chrétienne* de Calvin. C'est essentiellement un traité mystique où l'auteur a mis ses expériences intimes. Ces expériences, nous essaierons de les décrire et de les analyser, en étudiant le *Traité de l'amour de Dieu* et en consultant les lettres de François et ses *Entretiens spirituels*. Ainsi nous achèverons de suivre la longue ascension mystique par laquelle François de Sales s'est élevé à la sainteté.

VICTOR BARONI.

(1) *Oeuvres*, XVI, 140.
(2) *Ibid.*, XV, 330.